

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE—LITTÉRATURE—THÉÂTRE—BEAUX-ARTS

VOL. 2

MONTREAL, 3 AOUT 1895

No. 48

SOMMAIRE :

Fatum : *Etranges Réflexions, Duroc.*— Le Xe volume de l'abbé Proulx, *Affaires de l'Université Laval*, Premier article, *Universitaire.*—Bibliographie : *Le Parti et le Pays, Wilfrid Larose.*—Lettres Familières, XI, *Jacques Lecroyant.*—Le Prêtre, la Femme et la Famille, (suite,) *Jules Michelet.*—Chronique Littéraire : A propos d'Hugo, *Charles Fuster.*—Les appréciations en matière musicale, *H. Boivin.*—Le Radeau, *Jules Renard.*—La mère Sainte-Agathe, nouvelle. *Jules Lemaitre.*—La Bohême, Notes du jour, *Sangil.*—Les Oiseaux utiles.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts. par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande. Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du RÉVEIL,

Boite 2184,

Montréal.

FATUM

ETRANGES REFLEXIONS

Nous avons lu ce qui suit dans le *Courrier du Canada*, avec un étonnement mêlé de stupeur :

Dimanche, au prône de la grand'messe, M. le Grand Vicaire Chalifoux a lu quelques extraits d'une circulaire de Sa Grandeur Mgr Paul LaRocque, adressée à son clergé. Sa Grandeur exprimait à ses collaborateurs la douleur que lui a causée la mort si inattendue arrivée dans l'accident de Craig's Road, de deux membres de son cher clergé et les affreuses blessures dont un autre souffre.

Sa Grandeur voit dans ce pénible accident l'action de la sagesse divine qui, par l'intercession de Ste-Anne a exaucé les prières de plusieurs d'entre ces pieux pèlerins qui allaient au sanctuaire de la Bonne Ste-Anne pour demander à la grande Thaumaturge surtout la grâce d'une sainte mort ; or nous savons que tous ces pèlerins qui sont morts avaient, la veille de leur passage à l'éternité été confessés et étaient préparés pour paraître devant le tribunal du souverain juge. Rendons grâce à Dieu qui a exaucé leurs prières.

La circonstance est trop solennelle pour que nous songions un seul instant à faire un persiflage qui serait trop facile pour être décent.

Mais enfin, nous avons le droit de nous demander si c'est la toute la consolation que le clergé peut offrir aux parents des victimes qu'il a faites.

Ce pèlerinage était une entreprise financière, comme ils le sont tous. Les pèlerins avaient été raccolés en aussi grand nombre que possi-

ble, au point même qu'il a fallu équiper deux trains, ce qui a été la cause directe de la catastrophe.

Le curé organisateur du pèlerinage s'était bien gardé de monter dans le train et se prélassait béatement dans son jardin, tandis que ses ouailles se faisaient écrabouiller sur le chemin.

Maintenant, en face de tant de ruines et de tant de larmes, on prend une désinvolture odieuse pour dire aux parents et aux amis, aux frères et aux sœurs des victimes : de quoi vous plaignez vous ?

“ Ils demandaient à bien mourir et ils ont été bien tués.”

Nous sommes peut-être réfractaire à la compréhension de la foi intégrale ; nous ne sentons peut-être pas toute l'extase de la religion poussée dans ses beautés extrêmes mais il nous est permis de dire qu'il n'y a rien d'humain dans la conduite des autorités religieuses en pareille circonstance.

Sans poser, nous avouons qu'il y a du sublime dans la conduite de cet abbé Desrosiers qui, jambes et bras cassés, au milieu des décombres, exhorte ceux qui souffrent à lancer au ciel les dernières notes d'un saint cantique.

C'est de l'héroïsme cela, car il souffre lui aussi, il sent sa fin prochaine, et cette consolation est la seule qu'il puisse apporter à ceux qui sont victimes comme lui.

Mais quand on voit une foule de gens qui s'étaient tenus bien loin de l'accident prendre des airs non pas de compassion mais de régénérateurs des choses célestes et humaines pour dire aux veufs et aux orphelins : “ Séchez vos larmes, vos protecteurs sont bien où ils sont,” nous avons le droit de dire que c'est du désintéressement à trop bon marché pour être édifiant.

Le partage des recettes du pèlerinage entre les familles des victimes nous eût fait beaucoup plus touché et eût fait beaucoup plus de bien à ces infortunés.

DUROC.

LE X^e VOLUME DE L'ABBE PROULX

Les Actes des Gouverneurs, administrateurs et vice-recteur de l'Université Laval à Montréal

Ier ARTICLE

LA GENESE DU PROJET D'ÉTOUFFEMENT DES ÉCOLES NORMALES

Nous avons promis à nos lecteurs une étude approfondie du volume que vient de faire paraître l'abbé Proulx, V. R. U. L. M. — c'est le dixième — sur les faits et gestes des gouverneurs administrateurs et surtout du vice-recteur de l'Université-Laval, sans en omettre l'assistant vice-recteur, Payette, dénommé le *Petit Mazarin*.

Cette étude occupera naturellement toute une série d'articles, mais elle fournit des détails si intéressants sur le travail occulte de ses messieurs, qu'on y trouvera une mine inépuisable de renseignements utiles.

Pour aujourd'hui nous étudierons la genèse de ce projet d'étouffement des Ecoles Normales dont la mise au jour a provoqué tant d'émoi dans les centres éducationnels de la Province.

On se rappelle et, d'ailleurs le RÉVEIL en a parlé, que, il y a quelques mois les journaux, à l'avènement de M. de LaBruère à la surintendance de l'Instruction Publique dans la province, le bruit à couru qu'on allait supprimer les Écoles Normales et transférer à l'Université-Laval le droit de conférer seule les diplômes d'éducation sous son contrôle ecclésiastique ordinaire.

C'était l'étouffement de l'éducation laïque et le contrôle religieux unique et absolu sur l'éducation.

Nous avons protesté, mais ce que nous ignorions alors, c'est que ce projet qu'on croyait nouveau était vieux de trois ans déjà et sorti de toutes pièces du cerveau monumental de l'étonnant vice-recteur.

Nous avons réuni ici toutes les pièces qui l'établissent avec les dates.

Nous commenterons ces pièces un autre jour. Aujourd'hui, elle parlent d'elles-mêmes :

I.

LE GERME

Si je ne me trompe, les chefs des deux partis politiques s'accorderaient à nous répondre : "Faites en sorte que nous n'ayons pas à créer une allocation nouvelle, (pour Laval), amenez-nous une simple transposition d'argent et nous sommes prêts à vous aider."

D'après moi, cette transposition est praticable. Elle l'est en diminuant les dépenses des Ecoles Normales, les faisant fonctionner d'après une autre méthode; sur ce chef, on pourrait facilement épargner une somme de \$10.000 à \$12.000 pour l'Université à Montréal; de \$10.000 à \$12.000 pour l'Université à Québec: et qui sait? peut être plus.

Peut-être aussi serait-ce l'occasion de régler quelques petites questions, embarrassantes pour le présent, pleines de danger pour l'avenir.

(Lettre de l'abbé Proulx à Mgr Fabre, 9 Sept. 1891)

II

NOMINATION D'UNE COMMISSION

Mgr Fabre et Mgr Bégin nommeront une commission (1) pour étudier le moyen d'aborder le gouvernement, peut-être de suite, probablement un peu plus tard. Pour ménager bien des susceptibilités, la commission n'aura pas pour mission d'examiner directement la modification des Ecoles Normales, rien n'empêchera qu'un des membres n'amène cette question au cours des études qu'ils feront. Un avis de motion au Conseil de l'Instruction Publique demande un Bureau d'Examineurs nommés par les Evêques pour l'octroi des diplômes aux membres des communautés religieuses. Il pourrait y avoir une combinaison qui faciliterait la modification des susdites écoles et ferait disparaître de notre système scolaire les germes d'un dualisme dangereux. Dans tous les cas, il y a là matière à une étude intéressante et salubre; c'est le programme de cet hiver. (2) C'est une mine où nous pourrions puiser à pleines mains.

Les deux dernières années ont fait la préparation éloignée, nous sommes actuellement dans la prochaine. Avant longtemps, nous serons au fort de l'oraison. Il faudra bien que sorte la conclusion pratique, certainement une allocation, probablement une amélioration du système normalien.

(Lettre de l'abbé Proulx à son secrétaire, 14 Sept. 1893)

III

LA TENTATION

Je ne vous cacherai pas que j'ai une espérance, c'est

(1) Cette commission n'a pas été nommée, pour des raisons, paraît-il, de prudence.

(2) Le bon Dieu, pour le moment, en a décidé autrement; mais, sous le bon plaisir de sa sainte volonté, partie remise n'est pas partie omise.

que, avant longtemps, vous serez installés, Messieurs de l'Ecole Polytechnique, sur la rue Sherbrooke, bien mieux que sur la rue St Denis, dans un endroit bien autrement pittoresque et solitaire. Ce n'est qu'une espérance, mais la bonne Providence m'a tellement habitué à voir réaliser mes espérances que j'attends en confiance.

(Lettre de l'abbé Proulx au Principal Archambault 9 Nov. 1893)

IV

OFFRE INSINUANTE AU RECTEUR

A propos du plan des Ecoles Normales, après plusieurs communications, je vous dis que je demandais à Mgr Bégin de nommer, conjointement avec Mgr Fabre qui agréait la chose, une commission pour étudier la chose, et j'ajoutai : "Si vous voulez en parler à Mgr l'Archevêque de Cyrène, la porte vous sera ouverte." Je fis, au sortir de votre chambre, cette proposition à Mgr Bégin. Depuis, silence. Dois-je conclure de ce calme morne qu'on ne veut pas s'occuper du projet, nulle part? Je l'avoue, c'est peut-être plus prudent. Toutefois, j'abhorre la prudence qui nous mène tout doucement à des impasses insolubles. Je n'ignore pas les orages que j'accumule sur ma tête. Seriez-vous prêt, Monsieur le Recteur, à en prendre votre petit part?

(Lettre de l'abbé Proulx au Rév. Laflamme, recteur.)
10 Novembre 1893.

V

MARIAGE D'INTERET

J'ai vu à propos des Ecoles Normales MM. X. & X. et tous abondent dans mon sens et même plusieurs vont plus loin que moi. Pour le moment je ne puis les suivre en dehors des limites des Ecoles Normales, réservant ma liberté d'action pour l'avenir.

"Le point difficile, dit M. X., c'est que l'homme ou le parti politique qui va toucher à ce nid de guêpes pourra bien en souffrir" Je le trouve un peu prudent; mais, c'est possible.

"Cette question est du ressort, ajouta-t-il, des Evêques et du Conseil de l'Instruction Publique; que les Evêques de la province de Montréal nous écrivent; je les verrai au conseil de l'Instruction Publique; ce sera un moyen de lui imposer l'étude de la question."

Je lui proposai un projet de lettre pour les évêques dont il se déclara satisfait; je le présenterai à leur signature jeudi prochain à Sherbrooke. Ils feront ce qu'ils voudront. S'ils ne signent pas maintenant, agissant tranquillement sous la dictée de la prudence prévoyante, ils signeront plus tard sous le coup de la

nécessité, lorsqu'ils auront sur les bras les dépenses trop lourdes de l'Université.

Au mois de juillet 1895, alors que la bâtisse de la rue St Denis serait parvenue à son complément, l'Université pourrait se trouver dotée à même les Ecoles Normales, qui n'en souffriraient pas, relevées qu'elles seraient par leur mariage d'intérêt avec une grande institution, ou quelque chose comme cela.

Oh, s'il y avait moyen de faire passer les Ecoles Normales sous le contrôle universitaire, le danger du dualisme dans l'éducation aurait disparu et la question des diplômes se trouverait à moitié résolue.

Perrette sur sa tête, ayant un pot au lait. Adieu, veau, vache, cochon, couvée. . . .

N'importe, je fais mon devoir en préparant l'avenir.

(Lettre de l'abbé Proulx à son secrétaire.

24 Nov. 1893.)

VI

DELEND A EST CARTHAGO

Je ne vous cacherais pas que cette *échauffourée* (demande de salaire des professeurs de la Faculté de Médecine) doit vous avertir aux moyens de créer au plus tôt un revenu annuel pour l'Université si nous voulons nous trouver à la hauteur des exigences raisonnables pour le présent et pour l'avenir.

C'est pourquoi ma pensée ne peut point ne pas se reporter sur la modification à apporter au fonctionnement des Ecoles Normales, ce qui nous donnerait le susdit revenu. *Delenda est Carthago.*

(Lettre de l'abbé Proulx à Mgr Fabre, 30 nov. 1893.)

VII

NE NOUS COMPROMETTONS PAS !

N'envoyez pas de "Rapports Universitaires" à la Bibliothèque d'Ottawa, ce serait compromettant.

(Lettre de l'abbé Proulx à son secrétaire, 10 Mai 1894.)

VIII

LES CASTORS ENTRENT EN LICE

J'apprends à l'instant que la réunion du Conseil de l'Instruction publique a lieu cette année plus tôt que d'ordinaire et que les évêques se trouveront assemblés à Québec au commencement de la semaine prochaine.

Il serait bon, sans doute, que les idées du gouvernement au sujet de l'Ecole Normale leur fussent soumises dès maintenant. Pourriez-vous vous rendre à Montréal, nous irions passer la soirée chez M. le Juge Pagnuelo.

(Lettre de l'abbé Proulx au curé Primeau de Beauport, 4 Sept. 1894.)

IX

L'ETOUFFEMENT

Je demande qu'il me soit permis d'exposer quelques idées qui me sont personnelles.

De toute nécessité, il faut songer à créer un revenu annuel à l'Université. La modification des Ecoles Normales peut lui assurer de 10, 12 ou 15 mille piastres par année, sans que le gouvernement de la Province ne supporte un sou de plus dans ses estimés budgétaires.

Le siège Québécois est en besoin d'argent, aussi, paraît-il ; il aurait, si les évêques de la province ecclésiastique de Québec voulaient s'unir dans cette poursuite aux évêques de la province ecclésiastique de Montréal ce qui serait épargné sur les dépenses de l'Ecole Normale de Québec, comme le siège Montréalais hériterait des épargnes faites à Montréal.

Il ne s'agit pas dans ce projet, qu'on le remarque bien, d'abolir les écoles normales, mais seulement de les modifier, de manière à ce que le fonctionnement en soit moins dispendieux.

Qu'elles cessent d'être des juvénats qui font concurrence avec l'argent du public aux collèges classiques, fondés et soutenus par les sacrifices de particuliers, juvénats d'où il sort plus de sujets bien ou mal préparés pour les professions libérales ou commerciales que pour le professorat.

Nos nombreuses maisons d'éducation instruisent, vu le chiffre de notre population, une proportion assez considérable de jeunes gens, laissons-leur le soin de nous préparer, à même cette armée d'étudiants, des maîtres d'écoles. Ce serait peu de frais que d'assurer à chaque collègue qui le désirerait un maître de pédagogie dont l'utilité du reste s'étendrait à toute la maison elle-même.

Dans chaque ville épiscopale, un bureau de trois examinateurs, nommé par l'évêque du lieu, ferait subir les épreuves aux candidats de l'enseignement.

Pour qu'il y eût uniformité, entre la correction et la sévérité de ces différents bureaux, ils pourraient être présidés par un officier nommé par l'Université, c. a. d. en définitive par les évêques.

Comme le brevet de capacité délivré par ces bureaux épiscopaux aurait une valeur légale pour toute la province civile de Québec, le Conseil de l'Instruction Publique nommerait des assesseurs avec pouvoirs étendus qui assisteraient aux examens.

De cette sorte, l'Eglise et l'Etat s'uniraient pour donner le brevet de capacité sans qu'il y eût danger de conflits, sans qu'il existât dans notre système scolaire un dualisme secret mais dangereux.

Avec une dizaine de mille piastres, peut-être moins,

on pourrait faire fonctionner dans chaque district *ces Ecoles Normales améliorées* ; le reste du crédit ordinaire, dans le passé voté pour leur soutien, deviendrait le bénéfice de l'Université qui est après tout la clef de voûte de la haute éducation dans le pays.

Si les intérêts de quelques personnes bien méritantes se trouvent lésés par le nouvel arrangement, il y aura moyen de les protéger et sauvegarder en se servant des fonds devenus surabondants des susdites Ecoles.

C'est un sujet à étudier, que d'autres apportent leur opinion.

Le gouvernement que l'on dit bien disposé à une modification des Ecoles Normales ne se compromettra pas, je le sais, sans que l'initiative parte en quelque sorte de l'épiscopat.

Principaux avantages de ce projet.

1o Faire disparaître la concurrence faite aux collèges classiques.

2o Ouvrir plus facile une carrière aux jeunes gens qui ne peuvent finir leurs cours d'études.

3o Fournir aux collèges l'opportunité d'avoir un membre de pédagogie.

4o Assurer aux Evêques leur influence légitime dans la composition des bureaux d'examineurs.

5o Faire disparaître dans son principe les semences du dualisme scolaire.

6o Unir l'église et l'Etat dans l'exercice d'une fonction commune de la plus haute importance.

7o Sauver au moins 24 à 25 mille piastres qui pourraient être partagées entre les deux sièges de l'Université Laval.

Le tout humblement soumis.

(Lettre de l'abbé Proulx à Mgr Fabre.) 9 sept 1894.

PLAN D'EXÉCUTION

Les gouverneurs de l'Université Laval à Montréal dans leur séance du 23 du mois d'août, ont nommé un comité composé de MM. J. B. Proulx, S. Pagnuelo et J. Primeau pour s'occuper de la question de l'Ecole Normale en rapport avec l'Université, pour en conférer avec N. N. S. S. les Evêques de la Province ecclésiastique de Montréal et les membres du gouvernement de la Province de Québec.

Je viens, au nom de ce comité exposer à Votre Grandeur ainsi qu'à tous les Evêques de la Province de Montréal actuellement réunis à Québec :

1o Comme il importe de créer un revenu annuel à l'Université à Montréal,

2o Que cette question s'impose à notre étude immédiate, si nous ne voulons pas nous trouver avant longtemps dans l'embarras,

3o Que ce revenu annuel pourrait être assuré par

une modification dans le mode d'être des Ecoles Normales,

4o Qu'il serait opportun de s'assurer officiellement dès aujourd'hui des dispositions du gouvernement que l'on dit favorable à une belle modification,

5o Que, si tel est le cas, il serait important de régler de suite cette question, assurant par là l'avenir de l'Université.

(Lettre de l'abbé Proulx à Mgr. Fabre
11 sept. 1894.)

XI

LE CASTOR PASSE LA MAIN

Ne pouvant rencontrer nos S. S. les évêques, je vous prie de leur rappeler que nous avons été députés par les gouverneurs de l'Université Laval à Montréal pour leur exposer combien il importe de profiter sans délai des dispositions du gouvernement de nous aider par l'abandon du terrain et des bâtisses de l'Ecole Normale à Montréal, et d'une partie des fonds employés chaque année à la soutenir. Comment l'Ecole Normale serait modifiée et remplacée n'entre pas dans nos fonctions. N. N. S. S. les évêques pourraient peut-être faire leurs suggestions au gouvernement pour que l'occasion si favorable qui se présente ne nous échappe pas.

(Lettre de S. Pagnuelo à l'abbé Proulx.
11 Sept. 1894.)

XII

UN COUP DE CROSSE SUR LE NEZ

En réponse à votre demande faite par écrit au nom d'un comité dont vous êtes le président à NN. SS. les évêques de la province ecclésiastique de Montréal, relativement à un projet de modification des Ecoles Normales en vue de créer à l'Université un revenu annuel, j'ai l'honneur de vous transmettre ce qui suit.

A une assemblée tenue à l'archevêché de Québec le 13 de ce mois, NN. SS. les évêques, après mure délibération, ont décidé unanimement "qu'il n'est pas à propos pour eux de prendre une initiative quelconque dans le projet soumis."

Lettre de † Paul, Evêque de Sherbrooke à l'abbé Proulx,
18 Septembre 1894.

XIII

LE COMITÉ NE DESARME PAS

Le premier rapport du Comité dit des Ecoles Normales, lequel est annexé à ce procès-verbal, est lu et adopté à l'unanimité. Comme la réponse de NN. SS. les Evêques de la Province Ecclésiastique de Montréal faite par une lettre de Mgr l'évêque de Sherbrooke en date du 18 du courant, à l'exposé des membres du comité, n'est pas considérée comme défavorable, le

comité est autorisé à poursuivre les démarches dont il a été chargé.

(Procès-verbal de la 18e Assemblée des
gouverneurs de l'U. L. M. 26 sept. 1894.)

XIV

LES ESPERANCES DE J. B. PROULX

Je connais la position délicate où se trouvent les évêques sur cette question des Ecoles Normales, surtout en ces derniers temps. Tout ce que je désirais savoir, c'est si dans l'intérêt de l'Episcopat il valait mieux remettre à plus tard une charge de ce côté. Je comprends qu'il faut user de prudence mais que du reste nous avons carte blanche. Comme pour l'union, comme pour le règlement des autres difficultés universitaires, je suis prêt à prendre sur mes épaules tout l'odieux ; les gouverneurs sont bien décidés à me secourir. Que Dieu nous vienne en aide.

(Lettre de l'abbé Proulx à son secrétaire.
8 Octobre 1894.)

On voit que l'assaut n'est que partie remise.
A nous de nous tenir sur nos gardes.

UNIVERSITAIRE.

BIBLIOGRAPHIE

LE PARTI ET LE PAYS

Nous détachons quelques pages du livre que M. Wilfrid Larose doit publier sous peu.

Que de vaines clameurs accompagnent l'enfantement de nos statuts !

D'un côté de la chambre, on porte des accusations, de l'autre, on éjacule des déclarations de non-lieu. Vous croyiez entrer dans un palais législatif, vous vous retrouvez comme par enchantement sur le parquet d'une cour d'assises, parmi les *plaignants* et les prévenus. Il semble parfois qu'on oublie totalement l'élaboration des lois, pour s'absorber dans la lessive du linge sale du vis-à-vis.

Agrémentée des hurlements de l'ambition famélique, des grognements de la jalousie, des petitesesses de la vanité, comme des ineffabilités de l'ignorance, notre législation ne saurait manquer de se signaler par la rareté des bons effets que le peuple en attend et par la multitude des mauvais, qu'il n'en attend pas, mais qu'il a, quand même, le sort de subir. Cher bon peuple ! . . . d'une part, il gémit sous le poids de son fardeau, de l'autre, il renonce presque à l'espoir d'en soulager ses épaules, parce que, fatigué de leurs fumisteries il a perdu confiance en tous ses chefs. L'ère de scepticisme commence : c'est le signe précurseur de quelque chose de pire

" Eh ! glapissent certains renards, au bord du puits dans lequel ils l'ont plongé, soulève-toi donc contre les Anglais : ce sont eux qui t'ont mis là . . . Brise la Confédération, annexe-toi aux Etats. Enfin, si tu as du cœur, fais le diable de quelque manière ! " . . .

Sans apprécier pour le moment, la valeur intrinsèque de ces appels, ne serait-il pas permis de les trouver au moins prématurés ?

Briser la Confédération, parce qu'elle prendrait la forme d'une menace ! Mais avant d'en parler, usons donc des privilèges qu'elle nous garantit. Comme si nous en avons déjà trop, nous les sacrifions *proprio motu* avant même qu'ils soient en jeu, et nous nous plaindrions ensuite de les avoir perdus ! Aurons-nous plus de courage et plus de logique sous un autre régime ?

Plutôt que d'en accuser autrui, cherchons donc en nous-mêmes les véritables causes de notre déchéance graduelle et appliquons-nous à l'enrayer avant d'assumer par une évolution politique quelconque, des responsabilités plus graves. Il faut laisser l'enfant en petite robe, tant qu'il ne comprend pas lui-même ses besoins.

Si, malgré l'appui des lois, nous sommes trop jaloux les uns des autres, trop apathiques, trop serviles ou trop inconséquents pour nous maintenir un contre deux dans le Dominion et dix contre un dans les places mêmes où les héros dont nous avons la jactance de nous réclamer, luttèrent victorieusement un contre dix, au nom du ciel, comment rivaliser par l'Annexion avec quatrevingt millions de nouveaux compétiteurs équipés de toutes pièces, et comment par l'Indépendance figurer honorablement au banquet des nations ! Celui qui manque de dignité au point de préférer servir, saura-t-il commander ?

On dit : " les Américains nous aiment mieux que ne le font les Anglais. "—Sans l'admettre, disons que cela se peut ; mais de grâce ! n'espérons point qu'ils poussent l'engouement jusqu'à nous faire rôtir des cailles pour notre déjeuner ! D'ailleurs, les uns, comme les autres ont trop d'intelligence pour ne pas borner leurs jolies façons à leur intérêt.

Corrigeons-nous donc de manière à comprendre et surtout à défendre, nous aussi, nos avantages.

L'esprit de parti nous ruine ?—C'est vrai. Il faut le bannir ; mais attention ! Ne commencez pas par traiter de vire-capot, de vendu et de canaille celui qui le premier aura eu le courage de s'en dépouiller.

Il faut de l'agriculture ?—Oui, mais attention encore ! Pas bleus, ni rouges, ni catholiques, ni protestants, ni impies : simplement *agricole* ! . . . Surtout, n'allez pas dire du gradué qui se fait cultivateur : " c'est un sans talent donc ça puisqu'il se met habitant ? " Ce

serait démoraliser un citoyen utile, rabaisser dans leur propre opinion les ignorants qui vous écoutent, inspirer à tous la haine du métier avec une recrudescence d'envie contre les *heureux* du commerce, des professions et de la bourgeoisie.

Le pays se prête à l'industrie manufacturière et commerciale ? — En effet, il s'y prête à merveille : mais il y faut préparer la jeunesse par autre chose que des thèmes latins et de l'histoire ancienne. N'ayez crainte, il restera toujours assez de gens dans nos collèges pour étudier les payens.

Il faut être religieux ? — Ah ! certes, la religion est nécessaire. Aimez-la et faites-la aimer par la pratique des vertus sublimes qu'elle enseigne ; mais gardez-vous de la faire servir à des œuvres de ténèbres et n'en abusez pas pour martyriser des hommes honorables qui valent peut-être beaucoup mieux que vous aux yeux de Dieu, encore que leur franchise ait le tort de vous déplaire.

La jalousie paralyse vos efforts ? — Eh ! le remède à ce mal est bien simple : cessez d'être jaloux. Les Anglais vous en empêchent-ils ?

Vous voulez votre part de la richesse publique ? — Vous n'avez qu'à la prendre. Cependant, non-seulement vous ne la prenez pas ; mais l'étranger vient vous l'enlever sous votre nez et vous ne dites rien.

Les capitaux anglais sont supérieurs aux nôtres ? — C'est admis ; mais que de grandes choses s'effectueraient encore, si ces derniers pouvaient un jour s'éveiller et s'unir ! Hélas ! tant qu'il faudra se dire : "le Canadien, voilà l'ennemi", nos capitaux ne marcheront pas plus ensemble que ceux qui les possèdent.

Instruits à la dure école du passé, aurons-nous la force de préparer l'avenir comme il convient ? —

Que la jeunesse réponde.

A elle de secouer d'un commun accord les préjugés, les impositions qui nous étouffent : à elle d'élever la politique à la hauteur des nécessités présentes ; à elle de chasser les spoliateurs de l'héritage national et d'y affirmer, haut la tête, son droit de maîtrise : à tous enfin de tenir profondément gravées dans leur cœur cette devise que leur impose la précarité même de leur état : " *eternal vigilance is the price of liberty.* "

WILFRID LAROSE.

LETTRES FAMILIÈRES

XI

Que votre règne arrive.

Oraison Dominicale.

De la prêtreocratie et de la ploutocratie, — les deux principes constituants du désordre établi par la puissance des ténèbres pour servir d'organisation à la so-

ciété humaine, — quand nous serons passés à la Christocratie, ce sera pour jouir de tous les bienfaits d'une liberté vraie, d'une véritable égalité et d'une fraternité réelle.

En cette an-archie évangélique ou démocratie absolue garantissant à chacun sa complète autonomie individuelle, nous aurons pour maître unique Jésus, qui est la Vérité et la Vie, et dont le joug si doux procure la félicité même à ceux qui le subissent, étant le joug de l'amour qui implique soumission volontaire, raisonnée, *effusive* et joyeuse à la Justice éternelle dont le caractère divin est d'exclure toute idée de despotisme et de compression.

Jésus a déclaré formellement qu'il nous voulait pour ses égaux et tout ce qu'il demandait à ses disciples sur la terre c'était de ne se pas faire plus grands que le Maître, — à quoi les prêtres n'ont jamais voulu consentir. Il nous a prêché la solidarité fraternelle absolue en nous recommandant d'être un comme son Père et Lui sont un. Enfin, se faisant niveleur par l'exaltation des âmes, il nous fait entrevoir comme non-inaccessible à l'homme la perfection divine même en nous disant : " Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait," et en nous donnant pour précepte de l'imiter, Lui, le Fils ; consubstantiel et égal au Créateur. Voilà des perspectives que ne nous ont assurément jamais laissé entrevoir les édificateurs, prôneurs souteneurs, exploiters et pontifes de l'ordre de choses dans lequel nous existons sans vivre.

Car la vie vraie ne pourra prendre commencement sur la terre que lorsque le Christ sera venu faire le partage des boucs et des brobis. Le troupeau des premiers se compose des exploiters, accapareurs, mystificateurs et oppresseurs de tous ordres qui seront placés à sa gauche. La bergerie des secondes se compose des exploités, opprimés, dépouillés, spoliés, et mystifiés de toutes catégories qui seront rangés à sa droite. Ceux-ci seront appelés à jouir sur la terre du bonheur paradisiaque ; ceux-là, qui sont Ses ennemis, seront réduits à lui servir de marchepied, comme dit le psaume : *Donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum.*

Parmi ceux qui me lisent avec un cœur droit, nul n'est maintenant justifiable d'ignorer que ces ennemis du Christ sont ceux qui ont tenu le corps social de l'humanité, — de laquelle chacun de nous est un membre et dont Jésus est l'âme, — dans la sujétion satanique dont je m'efforce de donner une idée et dont les prêtres ont été les principaux bénéficiaires, les constants bénisseurs.

Ceux de la gauche seront éliminés de notre globe dont ils ont eu jusqu'ici, à titre d'ainés, la possession, la domination, et l'exploitation égoïste, parce qu'ils se sont servis de la puissance à eux laissée, des talents et

avantages à eux donnés, non pour se faire, comme ils l'auraient dû, les gardiens et les protecteurs de leurs frères apparemment moins favorisés sous le rapport des facultés qui rendent aptes à l'appropriation brutale ou habile ; mais pour asservir ceux-ci, les soumettre par ruse ou par force à une honteuse subordination, s'en faire des pourvoyeurs de richesses ou des instruments de volupté. Voilà comment les premiers seront les derniers ; comment ils seront écartés de notre terre devenue, par l'évolution et le renouvellement annoncé, digne de porter désormais une humanité moins imparfaite, régénérée par la souffrance et l'expiation — dont les iniques, endurcis et impénitents, auront été les instruments, — et animée du souffle de l'Esprit-Saint.

Les puissants renversés de leurs trônes, les riches dépouillés de leurs biens seront jetés dans l'enfer — *infernium* — c'est-à-dire, selon le vrai sens du mot, dans un monde inférieur au nôtre, dans un monde encore à l'état de fournaise ardente, comme était notre terre aux premiers âges géologiques quand elle fut donnée comme habitacle à notre humanité déchue d'une sphère où elle n'avait pas su conformer sa justice à celle de Dieu. Là, au milieu d'indicibles tortures, ils recommenceront l'évolution qu'ils n'ont pas su ou voulu parfaire ici.

Ils regraviteront, comme des écoliers refaisant leurs classes, vers les mondes supérieurs au rang desquels notre terre sera passée avec la partie élue de son humanité. Ils emploieront une éternité de souffrances à refaire cette ascension, conservant dans d'obscures traditions le confus souvenir d'un paradis terrestre, d'un lieu de délices dont ils auront été chassés pour avoir voulu substituer leur science à celle de Dieu et prétendu savoir mieux que Lui en quoi consistant le Bien et le Mal. Mais en tombant de notre terre transformée, ils auront le temps d'en contempler les merveilles. " Ils verront ce qu'ils perdent, dit la Bible ; la terre leur paraîtra un paradis." Gardant le souvenir de cette vision désespérante leurs poètes chanteront dans les âges futurs, comme Lamartine dans le nôtre :

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Oui, ils la verront cette terre qu'ils ont tant aimée qu'ils la voulaient pour eux seuls. Ils la verront purifiée par leur élimination, sanctifiée par l'involution de l'Esprit-Saint, renouée par le règne du Christ et ils comprendront pourquoi et comment la prévoyance, la prudence et l'esprit pratique qui les distinguaient et ne s'exerçaient qu'aux dépens de leurs frères, au lieu d'être mis à leur service, ne pouvaient aboutir, comme ils en ont été prévenus, qu'au plus épouvantable désastre, conséquence providentielle de leur orgueil, de leur rapacité, de leur égoïsme, de leur refus obstiné de vi-

vre dans la fraternité que le Messie était venu nous apporter ; de leur refus persistant de substituer le régime chrétien du service mutuel et gratuit au régime payen de l'exploitation cupide et de l'assistance mercenaire sanctionné par la légalité et béni par le sacerdoce.

Mais ceux à qui le compte le plus terrible et le plus rigoureux sera demandé ; ceux pour qui il y aura plus à souffrir que pour Sodome et Gomorrhe ; ceux qui, dans cette sphère sombre et basse, Géhenne indescriptible pour Milton comme pour Dante, subiront avec le plus d'implacabilité l'exploitation correspondant à celle qu'ils ont imposée à leurs frères sur notre globe ; ce sont les prêtres falsificateurs de la doctrine du Christ qui ont fait servir la fonction que Dieu leur a permis de s'attribuer, comme interprètes autoritaires, arbitraires et exclusifs de sa parole, à la réalisation de leur pouvoir despotique, à l'établissement de leur infaillibilisme sacrilège, à l'exploitation de la crédule simplicité des masses systématiquement tenues dans l'ignorance, au dépouillement, à l'écorchement, et à la tuerie des troupeaux dont ils se sont fait les trafiquants et les bouchers quand ils en auraient dû être les gardiens.

Pour ce qui est de ces tendres brebis tondues cruellement, écorchées à vif, égorgées sans pitié et offertes en holocauste sur les autels de Mammon, elles ressusciteront comme le divin Agneau dont le sacrifice et la résurrection figuraient leur mort et leur renaissance ; elles formeront alors le Royaume de Dieu sur notre terre régénérée, — la vraie terre promise aux doux depuis un temps qui paraît si long à notre impatience puérile ; terre dont le plantureux pays de Chanaan n'était que la pâle et maigre figure. Là nous serons en vraie civilisation, à l'abri des perfidies monstrueuses du faux progrès actuel qui fait la gloire du matérialisme dit scientifique tout saturé encore du Clericalisme dont il s'imagine s'être affranchi en pratiquant tous ses vices sous d'autres noms. Car sous ce règne béni, nous ne serons ni gouvernés arbitrairement ni desservis sacerdotalement par aucun clergé soi-disant scientifique ou soi-disant religieux. Les doux posséderont dans la paix, le bonheur et la sécurité, la terre, théâtre de leurs souffrances et sur laquelle, comme dit d'une façon si touchante Elisée Reclus, à la fin de la préface de sa *Nouvelle Géographie Universelle*, " il ferait si bon de vivre en frères." Jouissant pendant un temps impossible à déterminer, d'une béatitude absolue, sans être sujets à la Mort, bannie de notre monde avec ceux qui en entretenaient le culte, ils continueront à affiner leurs âmes et leurs esprits, à se perfectionner toujours, sans crainte de rechute, à améliorer de plus en plus la condition de

ce globe à nous confié pour cela et sanctifié par l'Esprit ; ils se rendront, en même temps que lui, de plus en plus dignes de faire partie des humanités et des mondes célestes vers lesquels nous sommes destinés à graviter indéfiniment jusqu'à notre réintégration dans le sein de Dieu même d'où nous sommes sortis par émanation. Ce sera le rétablissement de toutes choses dans le ciel dont le rétablissement de toutes choses sur la terre, annoncé par les Ecritures, aura été le point de départ.

Donc, *Sursum corda !* Que les cœurs se tiennent haut, que ceux-là qui ont souci de leur bonheur futur se mettent en état par la purification et le renoncement au péché, de mériter celui que je leur annonce non de moi-même mais d'autorité supérieure et avec pleine certitude. Car les temps sont proches — tout l'indique autour de nous — et c'est le devoir de quiconque s'en reconnaît sincèrement l'aptitude et la mission de préparer et d'aplanir les voies comme j'essaie de le faire ici.

Que tous tiennent ceci pour acquis désormais : Avant de monter dans le ciel des cieux qui est au Seigneur, avant d'arriver au haut de l'échelle de Jacob, dont le pied repose sur la terre donnée aux enfants des hommes, échelle figurant la série ascensionnelle des mondes sidéraux et des sphères célestes, notre humanité a à gravir un nombre infini de degrés ; car dans l'ordre universel, qu'il s'agisse des choses spirituelles ou des choses matérielles, rien ne se fait par saut. Nous ne passerons pas d'emblée de la terre au ciel, après un séjour plus ou moins prolongé dans un purgatoire d'invention théologique imaginé pour des fins de lucre : mais, après avoir été mis immédiatement, sur la terre même, dans la jouissance d'un bonheur complet en lui-même, nous progresserons graduellement et indéfiniment vers les sphères les plus élevées. Car, sauf quelques rares esprits parfaits, incarnés successivement sur notre globe pour nous ramener dans les voies dont les prêtres nous ont faits constamment dévier, — esprits que ces mêmes prêtres se sont empressés de renvoyer au ciel en brûlant les corps dont ils s'étaient revêtus, — l'ensemble de notre humanité, le corps social du Christ, est d'abord appelé à jouir dans un avenir tout près de notre temps — sur notre globe affranchi de la mort et de la domination satanique — du bonheur dont je parle prélude des félicités ultérieures toujours de plus en plus pures et parfaites qui nous sont assurées par la Rédemption et dont le bonheur terrestre doit être le premier échelon.

Voilà la bonne nouvelle qu'était l'Evangile grossièrement défiguré par les prêtres. C'est la promesse dont l'accomplissement doit se faire à la fin du monde ;

c'est-à-dire à la fin de ce monde odieux pour lequel le Christ ne voulait point prier et dont Il disait que son royaume n'était pas encore. C'est le monde nemrodien et prétrifié où règnent tour à tour ou simultanément la force brutale et l'astuce reptilienne ; le monde de la mystification et du mensonge perpétuel dont le régime fut inauguré par l'érection de la tour de Babel, symbole de l'orgueil satanique et point de départ de la confusion de tout qui a régné depuis lors. C'est le monde ténébreux destiné à disparaître devant la lumière ; c'est la Nuit faisant place au Jour, car la fin de ce monde que tout annonce comme prochaine aujourd'hui sera suivie du renouvellement de la terre et des cieux, de l'apparition de cette terre nouvelle et de ces nouveaux cieux que prédisent les Ecritures. Ce renouvellement, affectué par l'élimination préalable des esprits pervers endurcis dans l'iniquité, l'amour des biens matériels dont ils veulent avoir l'exclusive jouissance, suivra la chute de ces esprits, revêtus ou non de corps matériels, dans les ténèbres extérieures où il y aura des pleurs et des grincements de dents. Puis viendra la descente de l'Esprit-Saint, involution spirituelle qui doit s'universaliser parmi les élus mais déjà effectuée en plusieurs chargés d'aplanir les voies, de préparer les cœurs à la joie et au bonheur, pour ainsi dire palpables, et de prévenir les esprits de l'apparition prochaine de Celui qui doit descendre juger les vivants et les morts.

C'est alors qu'arrivera en réalité le règne de Dieu que nous appelons chaque jour dans l'Oraison Dominicale, et que sa volonté sera enfin faite *sur la terre comme au ciel*. Toutefois cela ne peut se faire sans lutte et sans bouleversement.

L'Evangile nous prédit des phénomènes cosmiques effrayants qui, aux derniers jours, changeront complètement la face de la terre et nous présenteront de nouveaux cieux. Flammarion a tenté la description anticipée de ces perturbations que la science astronomique prévoit et qui accompagneront le rétablissement des choses dans l'ordre où Dieu les veut. Saint Jean nous prédit aussi une lutte terrible entre les puissances des Ténèbres et celles de la Lumière, entre les oppresseurs et les opprimés, les exploités et les exploités. Les Vertus des cieux en seront ébranlées, mais la victoire doit rester à la Vérité. — *Magna est Veritas et prævalebit*. Elle prévaudra sur la terre dont l'atmosphère purifiée et raréfiée sera alors devenue irrespirable pour les êtres de mensonge, pour les épais et grossiers esprits du mal forcés de l'abandonner pour un monde plus propice au développement de leur perverse nature, de leurs sordides et stupides instincts. Mais ces jours d'angoisse et d'épouvante dont nous voyons le prélude dans les anxiétés universelles de l'heure présente, lesquelles ins-

piraient les chants des poètes dès le commencement de notre siècle et constituent le fond des préoccupations des penseurs sérieux de nos jours ; ces jours seront abrégés, comme nous l'assure l'Apocalypse. Les puissances des ténèbres précipitées d'ici avec leurs adorateurs tomberont dans les sombres lieux qui leur conviennent, où tous pourront se gouverner et s'exploiter réciproquement jusqu'à satiété, puisque c'est là le régime de leur prédilection. Car elle est toujours et en tout la même, la loi des affinités que résume le proverbe : Qui se ressemblent s'assemblent.

Seulement, pour que ces affamés d'arbitraire, d'autoritarisme et d'exploitation puissent apprécier dans tous ses mérites l'ordre social de leur préférence, il faudra qu'ils en éprouvent toutes les alternatives et que, par de multiples réincarnations, chacun d'eux soit tour à tour et itérativement oppresseur et opprimé, exploiteur et exploité, desservant et desservi, avec aggravation, dans leurs état de souffrance, de tout ce qu'ils auront fait souffrir à leurs victimes sur la terre. Les puissants seront ainsi renversés de leur trône, les riches renvoyés les mains vides et les prêtres soumis à l'orthodoxie sanguinairement arbitraire d'un cléricalisme encore plus implacable que celui dans lequel ils se sont complus ici — jusqu'à ce qu'enfin tous deviennent, comme nous, dégoûtés à jamais de ces horreurs et qu'ils aspirent par la repentance, dont la grâce leur sera apportée par un médiateur, à entrer dans la série des mondes de paix et de bonheur dont notre petit globe fera alors partie depuis des éternités.

Mais je n'aime point à tenter de pénétrer témérairement ces mystères et je ne perds pas de vue que l'abîme des miséricordes divines dépasse en profondeur l'abîme des perversités humaines et infernales. Revenant donc à ce qui doit nous préoccuper immédiatement : à la transfiguration de la boule terraquée sur laquelle nous gémissons dans une existence misérable ; je dis qu'après avoir été témoin de la fin de ce monde d'exploitation césaro-cléricale et capitalistique, de la cessation de l'ignoble *struggle for life* tel qu'entendu de notre génération, qui ravale l'humanité et déshonore la société contemporaine ; nous assisterons, heureux, à ce complet rétablissement de toutes choses dont parlent les Livres saints et qui nous ramènera vraisemblablement au fameux âge d'or des légendes, aux délices de ce paradis terrestre dont tous les peuples ont conservé le vague souvenir et d'où nous sommes déchus, grâce à l'intervention du satanisme, pour des causes analogues à celle entraînant la chute des esprit pervers, nos tourmenteurs actuels.

Ceux qui prévoient clairement cette reconquête du paradis terrestre, premier degré de l'échelle par laquelle nous remonterons au ciel, notre patrie d'origine ; ceux-là

qui annoncent la joie et le bonheur, comme dit l'Évangile, ne sont que les nouveaux précurseurs de Celui qui doit venir sous peu juger la terre et prendre définitivement et visiblement, sans concurrence satanique, la gouverne de notre humanité, revêtir la royauté de ce peuple de Dieu dont Israël était la figure et qui n'est que le peuple, au sens vulgaire du mot, le peuple des opprimés et des exploités, asservi et grugé par la ploutocratie et la prètrocraie. C'est Lui qui va prendre la conduite du berceau au sein duquel Il rapportera, sur ses épaules divines, tant de brebis égarées ou complètement perdues, au nombre desquelles je nourris le ferme espoir de me trouver, au nombre desquelles je désire si vivement que se trouvent aussi tous les prêtres qui ont méconnu le caractère de leur fonction. C'est dans ce but que je viens leur prêcher l'abandon de leurs richesses, l'abdication de leur puissance usurpée et dont la conservation constitue l'empêchement diriment à leur admission dans la Bergerie.

Il me revient qu'à Montréal seul, par exemple, le clergé et les communautés dites religieuses, par antiphrase, détiennent environ le tiers de la propriété foncière, avec immunité d'impôt, sans compter les autres valeurs. Je ne suis pas pour faire ici de l'arithmétique, et la quotité des biens mobiliers et immobiliers appropriés par ces soi-disants disciples du Sauveur — né dans une étable, élevé dans un atelier, vagabond toute sa vie, compagnon de va-nu-pieds et mort sur une croix sans jamais avoir eu une pierre où reposer sa tête, — importe peu ; mais je dirai pourtant à ces opulents et dévots accapareurs : " Que servira aux prêtres d'avoir absorbé toute la métropole et même de gagner l'univers s'ils perdent leurs âmes ? " Pour acquérir cette immense fortune, par captation ou autrement, il leur a fallu pratiquer des vertus d'apparat et faire preuve de qualités extérieures propres à leur valoir la confiance publique, qualités et vertus dont je crois leur avoir tenu un juste compte. Mais ce sont-là pour eux des mérites absolument négatifs, que les payens, les Romains surtout, possédaient à un degré supérieur, et à l'aide desquels ils ont gagné l'univers, pratiquant tous les accaparements, perpétrant toutes les iniquités que sanctionnaient les lois de leur temps, que bénissaient les prêtres de leur culte. C'est précisément pour le monde ainsi organisé sur ce genre de vertus que le Christ ne voulait pas prier. C'est de ce monde que les Pharisiens se déclaraient contents et satisfaits, attendu qu'il favorisait toutes leurs exploitations en entretenant dans la sécurité leur égoïsme et leur hypocrisie. " Gardez-vous du levain des Pharisiens, " avait dit Jésus à ses apôtres. Loin de s'en garder les prêtres ont pris ce levain et, l'enveloppant

dans la doctrine reçue du Christ et qu'ils avaient eu soin de manipuler à leur façon, ils ont produit la fermentation que nous voyons aujourd'hui et qui a changé en pierre le pain de vie qu'ils devaient nous donner. Car ce sont ces vertus pharisaïques, instruments du mercantilisme clérical, qui sont le levain de la putréfaction à laquelle le Sauveur vient nous arracher en tirant la société du pétrin où les prêtres l'ont mise. Fausses et mensongères vertus, inspirées par le satanisme qui les veut substituer à l'abnégation, au dévouement, à l'amour, à la fraternité vraie d'où naîtra la réelle prospérité que Jésus voulait universaliser sur la terre par l'enseignement si pur qui devait assainir les conditions de notre monde et nous y faire vivre dans une abondance inépuisable. Mais les prêtres, circonvenus par l'esprit satanique, n'ont pas voulu l'adopter ni croire que l'homme ne se nourrit pas seulement de pain mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

JACQUES LECROYANT.

LE PRETRE LA FEMME ET LA FAMILLE

(Suite)

Ne croyez pas qu'on devine davantage les choses du cœur. L'homme sans femme ni enfant étudierait dix mille ans, dans les livres et dans le monde, les mystères de la famille, qu'il n'en saurait pas un mot. Voyez ceux-ci ; ce n'est pas le temps, l'occasion, les facilités qui leur manquent pour savoir, ils passent leur vie avec les femmes qui leur en disent plus qu'à leurs maris ; ils savent et ils ne savent pas ; en connaissant tout de la femme, ses actes et ses pensées, ils ignorent justement ce qu'elle a de meilleur, de plus intime, ce qui est en elle la vie de la vie. Rien de plus pénible que de les voir près d'une femme s'essayer gauchement à caresser son enfant, ils ont près de celui-ci la triste attitude de flatteurs, de courtisans, rien de paternel.

Ce que je plains le plus dans l'homme condamné au célibat, ce n'est pas seulement la privation des plus douces joies du cœur, mais c'est que mille objets du monde naturel et moral sont et seront pour lui lettre close.

Plusieurs ont cru, en s'isolant ainsi, donner leur vie à la science, et justement la science n'a jamais son approfondissement dans cette vie sèche et mutilée ; elle peut être variée en surface, elle court, elle n'entre pas. Le célibat donne une activité inquiète dans les recherches, dans les intrigues et les affaires, une sorte d'apprêt de chasseur, une aigre subtilité de scholastique de dispute ; c'est du moins l'effet qu'il eut dans son meilleur temps. S'il rend les sens éveillés et faibles à la tentation, certes, il n'attendrit pas le cœur. Nos terroristes du quinzième et du seizième siècle ont été des moines. Les prisons monastiques furent toujours les plus cruelles. Une vie systématiquement négative, une vie de mort, développe dans l'homme les instincts hostiles à la vie ; qui souffre, fait volontiers souffrir.

Les côtés harmoniques et féconds de notre nature, qui touchent d'une part à la bonté, de l'autre au génie, à la haute invention, ils ne résistent guère à ce suicide partiel.

Deux sortes de personnes contractent nécessairement beaucoup d'insensibilité : les chirurgiens, les prêtres. A voir toujours souffrir et mourir, on meurt peu à peu soi-même dans les facultés sympathiques. Remarquons toutefois cette différence, que l'insensibilité du chirurgien n'est pas sans utilité ; s'il était ému dans son opération, il pourrait trembler. Celle du prêtre, au contraire, demande qu'il soit ému ; la sympathie serait le plus souvent, pour guérir l'âme, le remède le plus efficace. Mais, indépendamment de ce que nous venons de dire sur le dessèchement naturel de cette vie ingrate, il faut observer que le prêtre, aujourd'hui en contradiction avec une société dont il condamne tout progrès, est moins que jamais bienveillant pour ces pécheurs, pour ces rebelles. Le médecin qui n'aime pas le malade, peut moins qu'un autre le guérir.

Une chose triste à penser, c'est que ces hommes, peu sympathiques, et, de plus, aigris par la lutte, se trouvent avoir dans les mains la partie du genre humain la plus douce, celle qui conserve le plus de cœur, qui reste plus près de la nature, qui, dans la corruption même des mœurs, est encore le moins corrompue par l'intérêt et les passions haineuses.

C'est-à-dire que ceux qui aiment le moins, gouvernent celles qui aiment le plus.

Laiques, tous tant que nous sommes, magistrats, hommes politiques, écrivains, penseurs solitaires, nous devons aujourd'hui, tout autrement que nous n'avons fait, prendre en main la cause des femmes.

Nous ne pouvons les laisser dans les mains sèches et dures, peu sûres sous plus d'un rapport, où elles se trouvent placées.

Nul plus grand intérêt, ni qui mérite mieux de nous réunir. Entendons-nous là-dessus, je vous prie ; c'est la chose sainte entre toutes. Qu'il y ait trêve de Dieu. Nous pourrions ensuite, tant que nous voudrions, recommencer nos disputes.

Et d'abord, disons-nous franchement nos vérités à nous-mêmes. Le mal avoué, connu, est plus près d'être guéri. Qui devons-nous accuser dans la situation actuelle ?

N'accusons pas les jésuites, qui font leur métier de jésuites.

Non, c'est plutôt nous que nous devons accuser.

Si les morts reviennent en plein jour, si ces revenants gothiques hantent nos rues au grand soleil, c'est que les vivants ont laissé faiblir en eux l'esprit de vie. Déposés par l'histoire à côté des morts plus anciens, dûment inhumés et bénis selon les rites funéraires, comment reparaisent-ils ? . . . Leur vue seule est un grand signe, un grave avertissement.

Cela a été permis, hommes du temps, pour vous rappeler à vous-mêmes, à ce que vous devez être. — Si l'avenir qui est en vous se révélait dans sa lumière, qui donc détournerait les yeux vers l'ombre et la nuit qui s'en vont.

A vous de trouver l'avenir, à vous de le faire. Ce n'est pas une chose toute faite que vous deviez atten-

dre de recevoir un matin. Si l'avenir est déjà en vous comme germe, transmis du plus lointain passé, qu'il y soit donc aussi comme désir de progrès, comme volonté d'amélioration, comme vœu paternel pour le bonheur de ceux qui doivent vous suivre. Aimez d'avance ce fils ignoré qu'on appelle l'Avenir, travaillez pour lui, il naîtra.

Le jour où les vôtres sentiront en vous l'homme d'avenir et de volonté magnanime, la famille est ralliée. La femme vous suivra partout, si elle peut se dire : " Je suis la femme de l'homme fort."

La force moderne apparaît dans la liberté puissante avec laquelle vous allez dégager la réalité et la vérité, l'esprit, de la lettre morte. . . . Pourquoi ne vous révéler à la compagne de votre vie, en ce qui est pour vous la vie même ? Elle passe à côté de vous les jours, les années, sans vous voir ni vous connaître. Si elle vous voyait marcher, libre, fort, fécond, dans l'action et dans la science, elle ne resterait pas enchaînée aux idolâtries matérielles, soumises à la lettre sèche ; elle s'élèverait à une foi plus libre et plus pure, et vous seriez un dans la foi. Elle vous garderait ce trésor commun de la vie religieuse, vous y puiseriez dans vos sécheresses, et lorsque la variété de travaux, d'études et d'affaires laisse faiblir en vous l'unité vitale, elle vous rapporterait, dans la pensée, dans la vie, Dieu, la vraie, la seule unité.

Je n'essayerai pas de mettre un grand livre dans une petite préface. Je n'ajouterai qu'un mot, qui tout à la fois précise et complète ma pensée.

L'homme doit nourrir la femme.—Il doit alimenter spirituellement et matériellement celle qui le nourrit de son amour, de son lait et de son sang.

Nos adversaires donnent aux femmes un mauvais aliment—et nous ne leur donnons aucun aliment.

Aux femmes des classes aisées, à celles qui semblent doucement abritées par la famille, aux brillantes, aux heureuses, nous ne donnons point l'aliment spirituel.

Et les femmes pauvres, isolées, les laborieuses et malheureuses, qui tâchent de gagner leur pain, nous ne les aidons pas à trouver l'aliment matériel.

Ces femmes, qui sont ou seront des mères, nous les laissons jeûner (de l'âme ou du corps), et nous sommes punis, surtout par la génération qui en vient, de notre négligence à leur donner les soutiens de la vie.

La bonne volonté ne manque pas généralement, j'aime à le croire. Le temps manque et l'attention. On vit pressé, on vit à peine ; on suit avec âpreté tel ou tel petit objet, et on néglige les grands.

Homme d'étude ou d'affaires, d'énergie, d'ardent travail, le temps vous manque, dites-vous, pour associer votre femme à votre progrès particulier ; vous la laissez à son ennui, aux conversations futiles, aux vides prédications, aux livres ineptes ; en sorte que, tombant au-dessous d'elle-même, moins que femme et moins qu'enfant, elle n'agira point sur son fils, n'aura ni l'influence ni l'autorité de mère. . . . Eh bien ! vous aurez le temps, à mesure que l'âge viendra, de travailler en vain à refaire ce qui ne se refait point, de courir après un fils qui, du collège aux écoles, des écoles au monde, connaît à peine sa famille, et qui, s'il voyage un peu, et vous rencontre au retour, vous demandera votre nom. . . . La mère seule vous eût fait un fils ; mais il fallait, pour cela, que vous la fissiez

comme femme, il fallait la fortifier de vos sentiments et de vos idées, la nourrir de votre vie.

Si je regarde hors de la famille et des affections domestiques, je trouve que votre négligence à l'égard des femmes ressemble à la dureté ; de cruels effets en résultent, qui retombent même sur nous.

Vous vous croyez bon et homme de cœur ; vous n'êtes pas insensible au sort des femmes pauvres ; la vieille vous rappelle votre mère, et la jeune, votre fille. Mais vous n'avez pas le temps de voir, ni savoir que la vieille et la jeune meurent littéralement de faim.

Deux machines travaillent incessamment pour leur extermination. Le grand atelier, le couvent, qui fabrique pour peu ou pour rien, ne comptant pas sur son travail pour vivre. Puis le grand magasin en commande, qui achète au couvent et détruit peu à peu les petites boutiques pour qui travaillait l'ouvrière. A celle-ci restent deux chances, la Seine, ou de trouver le soir un misérable sans cœur qui profite de la faim. . . .

Les hommes reçoivent de la charité publique à peu près autant que les femmes : cela est injuste. Ils ont infiniment plus de ressources. Ils sont plus forts, ils ont des travaux plus variés, plus d'initiative, d'entrain, de locomotion, si l'on peut dire, pour aller chercher du travail. Ils voyagent, s'engagent, émigrent. Sans parler des pays où la main-d'œuvre est très chère, je connais des provinces de France où l'on a peine à trouver des journaliers, des domestiques.

L'homme peut aller et venir. La femme reste là, et meurt.

Qu'elle se traîne, cette ouvrière que la concurrence du couvent a tuée, à la porte du couvent, peut-elle y trouver asile ? . . . Il lui faudrait, pour cela, au défaut de dot, la protection active d'un prêtre influent, protection réservée aux personnes dévouées, à celles qui ont eu le temps de suivre les Mois de Marie, les Catéchismes de persévérance, etc., etc, à celles qui, de longue date, sont sous la main ecclésiastique. Protection souvent bien chèrement achetée ; et pour obtenir de passer sa vie entre quatre murs, à contrefaire la dévotion qu'on n'a pas ! . . . Il vaut bien autant mourir.

Elles meurent sans bruit, déceimment, solitairement. On ne les verra jamais descendre de leur grenier dans la rue, pour promener la devise : " Vivre en travaillant, ou mourir en combattant." Elles ne feront pas d'émutes ; on n'a rien à craindre d'elles.— Et c'est pour cela justement que nous devons d'autant plus les secourir. N'aurons-nous donc d'entrailles que pour ceux qui nous font peur ?

Hommes d'argent, s'il faut que je vous parle votre langage d'argent, je vous dirai que, dès qu'il y aura un gouvernement économe, il ne craindra pas de dépenser pour les femmes, pour les aider à se soutenir et à travailler.

Non-seulement ces femmes malades encombrant les hôpitaux, y vont et reviennent sans cesse ; mais les enfants qui sortent de ces pauvres créatures épuisées, s'ils ne meurent aux Enfants trouvés, seront comme leurs mères ; ils seront les hôtes habituels des hôpitaux. Une femme misérable, c'est toujours une famille de malades en perspective.

Philosophes, physiologistes, économistes, hommes

d'Etat, nous savons tous que l'excellence de la race, la force du peuple, tient surtout au sort de la femme. Celle qui porte l'enfant neuf mois, le fait bien plus que le père. Les mères fortes font les forts.

Nous sommes tous, et nous serons, pour les femmes, éternellement débiteurs. Ce sont des mères, c'est assez dire. Il faudrait être né misérablement et dans la damnation, pour marchander sur le travail de celles qui sont toute la joie du présent et le destin de l'avenir. Ce qu'elles font de leurs mains est très-secondaire ; c'est à nous de travailler. Que font-elles ? elles nous font. . . . c'est un travail supérieur. Être aimée, enfanter, puis enfanter moralement, élever l'homme (ce temps barbare ne l'entend pas bien encore), voilà l'affaire de la femme.

" *Fons omnium viventium !* " Qu'est-ce qu'on ajouterait à cette grande parole ?

J'ai écrit tout ceci en pensant à une femme dont le ferme et sérieux esprit ne m'eût pas manqué dans ces luttes, je l'ai perdue, il y a trente ans (j'étais enfant alors), et néanmoins, toujours vivante, elle me suit d'âge en âge.

Elle a eu mon mauvais temps, et elle n'a pu profiter de mon meilleur. Jeune, je l'ai contristée, et je ne la consolerais pas. . . . Je ne sais pas seulement où sont ses os : j'étais trop pauvre alors pour lui acheter de la terre.

Et pourtant je lui dois beaucoup. . . . Je me sens profondément le fils de la femme. A chaque instant, dans mes idées, dans mes paroles (sans parler du geste et des traits), je retrouve ma mère en moi. C'est bien le sang de la femme, la sympathie, que j'ai pour les âges passés, ce tendre ressouvenir de tous ceux qui ne sont plus.

Qu'est-ce que je pouvais lui rendre, moi-même avancé dans la vie, pour tant de choses que je lui dois ? une seule, dont elle m'aurait su gré, cette réclamation pour les femmes et pour les mères.

Je l'écris ici en tête d'un livre qu'on croit un livre de disputes. A tort. Plus il ira dans l'avenir, s'il y va et plus on verra que, malgré l'émotion de la polémique, ce fut encore un livre d'histoire, un livre de foi, vrai et sincère. . . . Où donc ai-je plus mis mon cœur ?

J. MICHELET.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

A PROPOS D'HUGO

Les journaux nous l'apprenaient récemment, on vient de remuer les cendres d'Hugo, et de les mettre toujours au Panthéon, à leur place définitive.

L'œuvre d'Hugo n'a pas eu, jusqu'ici, un pareil bonheur.

Les esprits étroits — ceux qui n'ont qu'une case dans le cerveau — n'admettent pas que notre siècle ait compté plusieurs grands poètes. Chacun d'eux leur sert à accabler les autres. Donc, sous prétexte qu'on admire Lamartine et Musset, on se croit tenu de maltraiter Hugo. Jadis, lorsqu'on se demandait — petit jeu

d'ailleurs innocent — " comment s'appellera ce siècle ". plusieurs répondirent : " Le siècle de Victor Hugo. " Et c'est vrai. Si du moins l'on admet que notre siècle de science puisse, dans l'avenir, porter le nom d'un poète, alors il faut l'avouer : ce nom sera celui d'Hugo.

Lamartine, Musset sont de tous de tous les temps. Musset, c'est le crucifié humain, c'est la douleur. Lamartine, c'est le rêve, la foi, ou du moins l'idéal. C'est le " dieu tombé qui se souvient des cieux, " et qui n'en est même pas tout-à-fait tombé, puisqu'il y pense toujours. Ils eussent pu appartenir à une autre époque : Hugo, lui, ressemble à son siècle, et ce siècle ressemble à Victor Hugo.

Ils se ressemblent par leurs défauts même.

Victor Hugo a prodigué les antithèses. Il l'expliquait même, de spirituelle façon, dans sa correspondance avec Hippolyte Lucas : " Tant que le bon Dieu ne renoncera pas à sa vieille antithèse, le jour et la nuit, la poésie ne renoncera pas à la sienne. " Il n'y a pas renoncé, certes ! Son œuvre entière en est une.

On y trouve, à la fois, l'amour des faibles, l'adoration exagérée pour des illustres comme Napoléon ; on y trouve de la santé physique, quelque chose de matériel, de vigoureux, la " force de la nature ", et aussi un spiritualisme attristé, comme dans le *Prologue* qui finit ainsi :

Une chose, ô Jésus, en secret m'épouvante ;
C'est l'écho de la voix qui va s'affaiblissant. . . .

On y trouve la haine féroce des pédants et on y rencontre, hélas ! du pédantisme.

On rencontre d'ailleurs, dans cette vie, dans cette œuvre de Victor Hugo, toutes les opinions successives, et toujours sincères. Toutes les intolérances et toutes les compréhensions s'y coudoient. On y constate à la fois du labeur acharné et de l'a *peu pres* : l'antithèse encore, l'antithèse qui est toute l'histoire de notre siècle.

Comme notre siècle, Victor Hugo aura eu une fécondité et une diversité presque incroyables. Comme notre époque aussi, notre époque si compliquée, si subtile, il aura rêvé un retour à tout ce qui est simple, quand bien même cela commencerait par être gauche. Vous savez quelle admiration on professe, aujourd'hui pour les primitifs. N'y a-t-il pas le même sentiment dans ce passage d'une lettre d'Hugo à Hipp. Lucas ? Je cite : " Vous placez *Le Cid* un peu haut. Quant à moi, je préférerais toujours les créations aux œuvres de seconde main, et je donnerais cinquante *Cid* pour un *Misanthrope*, tout Corneille pour les soixante pages surhumaines éparses dans le vieux Dante. "

Comme son siècle, Victor Hugo n'a guère souri, ou souri que d'un sourire forcé.

Comme ce siècle de vapeur, peut-être laisse-t-il peu

d'œuvres entièrement définitives, ou plutôt définitives en leur entier.

Comme ce siècle cosmopolite, il a subi toutes les influences étrangères.

Comme notre siècle, il s'est trop souvent payé de mots. Je ne sais, par exemple, s'il a douté de lui comme notre siècle qui se dit toujours en décadence, et que son successeur croira sur parole. Dans cinquante ans, on prétendra que notre siècle ne valait rien, ne fut rien. Pourtant tout viendra de lui ; il aura contenu, du moins en germe, tout ce que les autres créeront.

De même, toujours, pour Victor Hugo. On ne peut, en poésie, rien tenter, rien inventer qu'il n'ait accompli ou fait pressentir.

Et surtout — voici par quoi il mérite de donner son nom à un siècle de recherches, d'activité ardente, — Victor Hugo aura été le poète, non pas du rêve, comme Lamartine, ou non pas seulement de la douleur, comme Musset, mais de la vie, de cette vie dont il fut l'écho retentissant et multiple, pour laquelle il se fit la cloche de cristal dont il parle :

De verre pour gémir, d'airain pour résister !

CHARLES FUSTER.

LA MÈRE SAINTE-AGATHE

Cela a commencé, me dit mon ami, Maxime Berthier, de la façon la plus banale du monde. J'étais allé, au mois de septembre dernier, passer une quinzaine dans ma famille, auprès d'Orléans. Notre voisine de campagne, Mme Aubray, une vieille dame excellente et très pieuse, avait pris chez elle, pour le temps des vacances, une orpheline de seize ans, élevée dans un couvent de dominicaines aux environs de Tours. Mme Aubray était l'amie des religieuses, et ces bonnes filles lui avaient confié la petite conventine pour la distraire un peu et pour qu'elle eût l'illusion d'être allée elle aussi "en vacances", comme les autres enfants.

Mes parents voyaient beaucoup leur vieille voisine. Souvent on passait la soirée chez elle. Tout d'abord je ne fis pas grande attention à sa compagne : elle était si petite, si modeste et faisait si peu de bruit ! Mais un jour on dit son nom devant moi, un nom qui me parut bien joli : Lydie de Frégeneuilles. Dès lors, je la regardai de plus près et je vis qu'elle était mignonne, rose, blonde avec de grands yeux noirs toujours effarouchés. Elle portait un costume de pensionnaire, une robe et une petite pèlerine noires, et, pour sortir, un chapeau de paille blanche avec des rubans bleus.

Je voulus la faire causer un peu. Elle était très timide, ne parlait qu'avec un effort visible et n'achevait presque jamais ses phrases. Pourtant elle me parla avec effusion de la mère Sainte-Agathe, une vieille religieuse sans doute (ce sont les meilleures), qui l'avait prise toute petite et l'avait toujours aimée, soignée, dorlotée maternellement. La mère Sainte-

Agathe était "maîtresse générale" du pensionnat ; la mère Sainte-Agathe avait de l'esprit ; la mère Sainte-Agathe savait la musique, le dessin, organisait au couvent les processions et les représentations dramatiques ; la mère Sainte-Agathe aurait pu être prieure générale de l'Ordre si elle avait voulu. Bref, il n'y avait pas au-dessus de la mère Sainte-Agathe. Je conçus une haute idée de cette respectable religieuse.

Quelquefois je faisais la lecture, le soir. Je voyais bien que Mlle de Frégeneuilles ne me quittait pas des yeux et qu'elle ne savait où se fourrer quand elle rencontrait les miens. Cela me faisait plaisir, sans me troubler autrement.

La veille de mon départ, je lui tendis la main. Elle y mit courageusement sa menotte, et, comme nous nous trouvions un peu à l'écart des "ancêtres", elle s'enhardit jusqu'à me dire :

— Nous reverrons-nous, Monsieur ?

— Mais, Mademoiselle, je l'espère bien.

— Oh ! dit-elle tristement, ce sera bien difficile. Dans un an, peut-être. . . .

De retour à Paris, je ne pensai plus qu'à la petite conventine. — Une vraie jeune fille, une ingénue pour de bon, couvée sous l'aile de sa mère dans un coin de province, c'est déjà charmant ; mais une petite fille élevée uniquement par des religieuses, une pensionnaire qui n'avait jamais eu d'autre maison qu'un blanc et gai couvent de Touraine, comme c'était plus complet et plus rare ! Une âme toute neuve, tout enfantine, tout ignorante, à caresser et à pétrir doucement, quel rêve ! et puis une pitié me venait pour cette pauvre petite sans parents, sans foyer, qui n'avait jamais connu que la maternité virginale et froide des bonnes sœurs, et que j'avais vue si épeurée chez la vieille dame et promenant autour d'elle de si grands yeux étonnés. Vraiment ce serait une bonne œuvre de la prendre, de la réchauffer, de lui donner une famille : et ce serait une bonne œuvre singulièrement agréable pour celui qui l'entreprendrait ! Et comme elle aimerait son mari ! Certainement il serait tout pour elle, lui ayant tout donné.

Et voilà pourquoi, un beau jour, je tombai chez mes parents : " J'ai vingt-cinq ans, je m'ennuie, je veux me marier, j'ai trouvé ! — Et qui ? — Mlle de Frégeneuilles. — Mais... mais... mais... " Je levai toutes leurs objections et ne leur laissai pas une heure de repos. On prit rapidement des informations : Lydie avait une dot plus que raisonnable ; son tuteur, qui ne s'occupait point d'elle, laissait carte blanche aux sœurs pour la marier. Enfin, je jetai ma mère dans un wagon, je la descendis à Tours et je la traînai, tout essouffée, au couvent de Lydie, où elle devait "faire la demande". On l'introduisit au parloir et, n'osant la suivre, je restai dans le jardin à attendre le résultat de la visite.

Le jardin était grand et propre ! d'une propreté de chapelle de couvent. Une allée de tilleuls, aussi exactement alignés que des cierges, conduisait à une terrasse qui donnait sur la Loire et d'où l'on découvrait un admirable paysage tourangeau : entre les rives molles semées de frissonnants bouquets de peupliers, le fleuve bleu étalé comme un lac des îlots ; blonds et des touffes d'osier bleuâtre ; à l'horizon un pont très long aux arches délicates, d'un gris d'argent,

et, par delà, des rangées d'arbres vaguement violets : tout cela très doux, avec des contours fondus et des teintes d'aquarelle, sous un ciel léger, d'un bleu pâle.

Ainsi j'analysais et me décrivais à moi-même le paysage pour trouver le temps moins long. Mais je ne tenais pas en place. Je revins sur mes pas, puis je sortis de l'allée de tilleuls et je découvris une grotte artificielle en rochers très propres, une "grotte de Lourdes." Le sable était soigneusement ratissé et l'on voyait dans une niche "rustique", surgir au milieu de pots de géraniums, une Sainte Vierge peinturlurée. C'était absurde si vous voulez, mais si net et si bien épousseté ! Je m'assis sur une chaise de jardin et je suppliai la statuette polychrome de bien disposer en ma faveur l'âme austère de la véritable mère Sainte-Agathe.

Le sable cria derrière moi ; je me retournai et je vis venir ma mère accompagnée d'une religieuse. Je me précipitai à leur rencontre :

—Eh bien ?

—Demande à la sœur Sainte-Agathe, me dit ma mère d'un ton qui me rassura tout de suite.

Quoi ! c'était là cette sœur Sainte-Agathe que je m'étais toujours représentée, je ne sais pourquoi, comme une vieille sempiternelle toute ratatinée sous sa guimpe, et souriant d'un sourire antique à travers d'innombrables rides ! Elle était jeune encore : trente ans, peut-être trente-cinq ; mais les années des religieuses, quand elles sont jolies et très saintes, les embaument plutôt qu'elles ne les vieillissent. Le teint, un peu fatigué, était très blanc, les traits fins, le nez droit, un peu long. Elle avait des dents éclatantes sous des

lèvres pâles et des yeux très clairs, d'une couleur indécise. Elle croisait des mains que cachaient à demi ses manches larges de flanelle blanche, et, royatement drapée dans sa robe à grands plis, elle avait l'air d'une dame, d'une vraie dame, très noble et très douce.

Elle me dit avec une gravité un peu affectée que vint tempérer la malice d'un sourire involontaire :

—Monsieur, je suis, pour ma part, favorable à votre demande, car je vous connais depuis longtemps par mon excellente amie Mme Aubray. J'interrogerai Mlle de Frégueneuilles, et j'ai des raisons de croire qu'elle fera la réponse que vous désirez.

Le lendemain, quand nous entrâmes au parloir, Lydie, toute frissonnante, eut en me voyant un éclair de joie, et je sentis, moi, comme un heurt délicieux en plein cœur.

—Monsieur, me dit la mère Sainte-Agathe, votre demande est agréée. Le tuteur de Mlle de Frégueneuilles, qui est un homme expéditif, vient d'envoyer son consentement par télégramme. Vous pouvez embrasser votre fiancée si cela vous est agréable.

Oh ! ce premier baiser, presque immatériel pourtant, effleurement, un souffle, un rien,— mais si doux ! "Alors vous voulez bien ?—Oui...—Vous êtes contente ?—Oui.—Vous m'attendiez ?—Oui", à voix tremblante, presque à voix basse et les yeux dans les yeux...

(A suivre.)

Le "SUN" Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

SIEGE SOCIAL, MONTREAL.

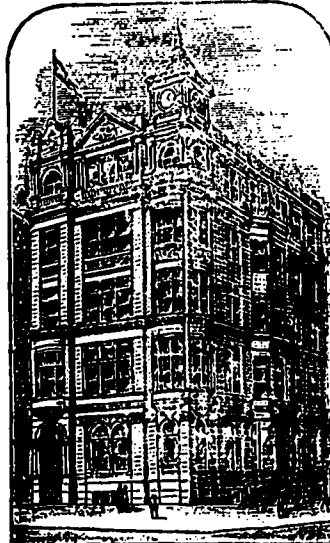
ROBERTSON MACAULAY, *Président.*
HON. A. W. OGILVIE, *Vice-Président.*
G. F. JOHNSTON,

T. B. MACAULAY, *Secrétaire.*
IRA B. THAYER, *Surintendant des Agences.*
Assistant Surintendant des Agences.

L'année 1894 a, jusqu'à maintenant, été des plus satisfaisante et, avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

Une Autre Raison.

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait a pendant de longues années, été une des principales



attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscables. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut, d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

Demandez à nos agents
De vous expliquer
Ce système.

O. LEGER,

AGENT DU DEPARTEMENT FRANÇAIS
POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTREAL.

ENCORE * DES * AVANTAGES !

93 rames depapier-note, réglé, \$1 25 la rame,
5 rames pour \$5.50.

VALEUR REELLE \$2 LA RAME.

130,000 Enveloppes blanches, No 7, 75c le mille. Valant \$1.00.

35,000 Enveloppes en papier-toile à 75c le mille. Valant \$1.50.

DEMANDEZ DES ECHANTILLONS.

MORTON, PHILLIPS & CIE,
MONTREAL.

'NorthBritish & Mercantile'

CIE D'ASSURANCE CONTRE LE FEU ET SUR LA VIE

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,053,710
FONDS INVESTIS EN CANADA.....	5,200,000
REVENU ANNUEL.....	12,500,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.

DIRECTEURS ORDINAIRES :

W. W. Ogilvie ; A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal ; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Epargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue, et en cas de feu un règlement prompt et libéral.
Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés aux taux les plus modérés.

BUREAU PRINCIPAL EN CANADA,

78 St-Francois-Xavier, Montreal.

GUSTAVE FAUTEUX,

TELEPHONE BELL No. 319.

Agent pour Montréal et les environs.

Imprimo par la Compagnie d'Imprimerie Desaulniers, et publié par Aristide Filiaireault au No. 22 rue Saint-Gabriel, Montréal.

BURROUGHS & BURROUGHS, AVOCATS

Chambres 613 et 614 Bâtisse de la New York Life, 11 Place d'Armes, Montréal.

Téléphone 1521

Chas. S. Burroughs W Herbert Burroughs.

ARTHUR GLOBENSKY AVOCAT.

"N. Y. L. B." Chambres 316 et 317.

J. A. DROUIN AVOCAT.

Bâtisse de l'Assurance "New York Life" 11 PLACE D'ARMES, Chambres 315 et 316. Telephone 2243.

EDEN MUSEE ET THEATRE

Edifice du Monument National
Le Seul Théâtre Français à 10c.

4 REPRESENTATIONS Par Jour
2.15, 4.00, 8.00, 915 hrs.

AU THEATRE

CHANSONNETTES, ROMANSES,
DANSES, AROBATES,
COMÉDIE ET OPÉRETTES.

AU MUSEE

MERCIER SUR SON LIT de MORT

100 Figure de cire, Léon XIII.

NOUVEAUTÉS CHAQUE SEMAINE.

Entrée du Musée - 10c.

Entrée du Théâtre - 10c.

Sièges réservés, 5c. ext.

Le Musée sera ouvert le DIANCHE de 1 heure à 10 heures du soir.

JACQ. VANPOUCKE

PROFESSEUR DE

Clarinette et de Solfège,

221—RUE CRAIG—221


Journal illustré des Dames, le plus beau et le plus complet. Le seul au monde publiant 100 Gravures par no

50 OUVRAGES
1° AGRICULTURE
2° ANIMAUX
3° ARTS
4° BOTANIQUE
5° GÉOLOGIE
6° HISTOIRE
7° MÉTÉOROLOGIE
8° MINÉRALOGIE
9° NÉCESSAIRES
10° PÊCHE
11° PÊCHE
12° PÊCHE
13° PÊCHE
14° PÊCHE
15° PÊCHE
16° PÊCHE
17° PÊCHE
18° PÊCHE
19° PÊCHE
20° PÊCHE

DE TOILETTES
dites comme suit :
10 costumes dames.
8 vêtech. d'enfant.
3 modèles chapeaux.
2 toilettes soirées.
29 corraages, jupes
et patrons.

LA SAISON publie, en outre des chroniques de la MODE et des descriptions des gravures, un ravissant roman et un roman illustré de beaux dessins dans le texte.
3-5 mois 30c
6 " 50c
12 " 90c

Agents à Montréal,
M. JOE. F. BARBEAU & F. BARBEAU
104 et 106 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.
BOITE 214.



POUR RELIER LES FASCIOULES " NAPOLEON "

Nous avons fait faire une étampe toute spéciale ; ceux qui ont l'intention de faire relier leurs fascicules seraient bien de venir voir un échantillon de notre rouleure à nos bureaux, ou demander notre agent qui ira le leur montrer.

JOHN LOVELL & FILS
23 Rue Saint-Nicolas.